

Extrait du livre

L'Audience

Jean-Marie Apostolidès

Cet ouvrage a été publié par
Les Impressions Nouvelles

Pour plus d'informations :
www.lesimpressionsnouvelles.com
info@lesimpressionsnouvelles.com

Jean-Marie Apostolidès

L'AUDIENCE

roman familial

LES IMPRESSIONS NOUVELLES

L'Audience

LES IMPRESSIONS NOUVELLES

« FOR INTÉRIEUR »
Écritures autobiographiques

« For intérieur » explore le registre très singulier de l'écriture intime, de l'individuel et de l'universel, du personnel et de l'historique. La collection accueille des textes qui repoussent les frontières du genre : fragments d'une vie, autobiographie rêvée, confessions pudiques ou impudiques.

Paru une première fois en 2001 aux Éditions Exils, ce livre a été entièrement repensé pour la nouvelle édition. Il se présente maintenant comme le second état d'une gravure dans laquelle les ajouts modifient en profondeur le sens de ce qui était montré dans le premier état.

Illustration de couverture : © L'Audience. Pontificia Fotografia, G. Felici, Roma.
Graphisme : Millefeuille

© Les Impressions Nouvelles - 2008.
www.lesimpressionsnouvelles.com
info@lesimpressionsnouvelles.com

« Raconter avec le même souci les existences uniques des hommes, qu'ils aient été divins, médiocres, ou criminels. »

Marcel Schwob

« C'était à Troyes, en Champagne, dans les environs d'une de ces petites gares françaises qui donnent la nausée. »

André Breton

Monseigneur

« Il pesait les esprits, et donnait à chacun le rang qu'il méritait. »
Esprit Fléchier

Mon père était le médecin personnel de l'évêque de Troyes. Il avait pour Son Éminence les mêmes égards que les serviteurs de jadis pour leur maître, lui manifestant à chaque occasion un mélange de vénération et de dévouement qui excluait toute familiarité. Soigner Monseigneur Julien Le Couëdic, dont le nom et la démarche fleuraient bon l'Ancien Régime, était un honneur dont il avait su se rendre digne. On peut se demander d'où lui venait ce pli ; la suite le fera bien comprendre. Monseigneur l'appelait-il, mon père quittait sa consultation et se précipitait à l'évêché, le front humble, la contenance modeste, pour baiser la bague, tâter le pouls et ausculter les organes de Son Éminence. On ne badinait pas avec la santé d'un tel homme ; quand il se gavait, le diocèse entier risquait l'indigestion, il fallait être particulièrement vigilant.

Le visage de l'évêque avait la grâce et la finesse un peu féminines d'un ange gothique, et toutes ses manières

respiraient une noblesse si naturelle que ses travers ne parvenaient pas à choquer ou à irriter, tant ils paraissaient l'indice supplémentaire d'un privilège de sang ou d'esprit. Lorsqu'il rentrait de ces visites, mon père ne manquait jamais de rapporter à la maison les propos les plus édifiants du prélat. Ainsi, il avait dit un jour ces mots que j'avais notés sur un calepin et auxquels j'ai longtemps prêté une profondeur insondable : « La grâce ne nous demande rien : il nous faut seulement l'attendre avec confiance et la recevoir avec gratitude. » *Laus tibi, Christe !*

C'était en France, une dizaine d'années après la fin de la Seconde Guerre mondiale. La Quatrième République clopinait de crise ministérielle en crise ministérielle. Entre un passé trop lourd et un avenir qu'il ne percevait pas, le pays se cherchait une nouvelle identité. D'un accord tacite, les Français faisaient silence autour des questions qui fâchent, en particulier la conduite peu glorieuse de la plupart d'entre eux pendant l'Occupation. Quelle autre solution avions-nous, pensaient tous ceux qui avaient accepté avec soulagement l'armistice bâclé et l'instauration de l'État français ? Pendant quatre ans, ils avaient collaboré sans état d'âme, fermant les yeux sur les aspects les moins reluisants de cette politique de lâcheté. Et puis, De Gaulle était rentré de Londres en vainqueur, leur retricotant une virginité. À l'en croire, seuls quelques inciviques s'étaient mal conduits sous la botte allemande ; la plupart des Français s'étaient comportés en braves. Oublions le passé et regardons vers demain. C'est dans cette absence de clarté que j'ai grandi.

Ayant atteint quatre-vingt huit ans, ma mère se mit à radoter. Des inquiétudes, liées à des souvenirs anciens, remontaient de sa mémoire, sans qu'elle puisse leur procurer d'apaisement. La plupart se rapportaient au temps de sa jeunesse à Montluçon. Ainsi en allait-il du sort des petites Kuhn. « Les petites Kuhn... Je me demande ce qu'elles sont devenues... Elles étaient juives, mais tellement gentilles aussi. L'aînée jouait du piano comme personne. Après la guerre, on ne les a plus jamais revues à Montluçon. » Ma mère réfléchissait quelques secondes au destin de ces jeunes filles qu'elle avait côtoyées jadis, puis elle se taisait. Un peu plus tard, parfois le soir ou le lendemain, elle répétait les mêmes phrases, sans en modifier un mot. Un jour qu'elle avait ressorti son antienne à trois reprises dans la matinée, je lui répliquai un peu sèchement : « Maman, c'est pas difficile d'imaginer le destin des petites Kuhn. Si elles ne sont plus reparues après la guerre, c'est qu'elles ont été envoyées en camp de concentration, et qu'elles y sont mortes. » Les yeux de ma mère s'ouvrirent avec l'étonnement d'un enfant : « Tu crois vraiment ? » Elle était sincèrement désolée mais semblait n'en rien croire. Comment une telle histoire aurait-elle pu se produire à Montluçon ? Elle retomba dans son silence. Une heure après, sans changement d'intonation, elle reprenait : « Les petites Kuhn... Je me demande ce qu'elles sont devenues... Elles étaient juives, mais tellement gentilles aussi. L'aînée jouait du piano comme personne. Après la guerre, on ne les a plus jamais revues à Montluçon. » Mes commentaires n'avaient servi à rien ; elle les avait effacés de sa mémoire.

Le comportement maternel me fit penser à Lady Macbeth se lavant les mains de façon compulsive, sans espoir jamais d'en faire disparaître la petite tache de sang qu'elle croyait y voir. Le souvenir des filles Kuhn remontait à la conscience de Geneviève, alors qu'elle ne les avait jamais évoquées avant cet âge avancé. Elle ne parvenait pas à s'en défaire, sans oser admettre ce qu'elle avait pourtant compris à demi-mot.

Après plusieurs années de loyaux services, Monseigneur voulut faire un geste. Comment pourrait-il manifester sa reconnaissance à mon père ? Qu'est-ce qui constituerait pour le « cher docteur » une récompense à la hauteur de son dévouement, à part de savoir que son évêque priait régulièrement à ses intentions ? (Il n'était évidemment pas question d'argent entre eux.) En 1951, il avait déjà baptisé à titre exceptionnel notre petite sœur Marie-Josèphe ; il devait trouver autre chose.

Monseigneur, dont la conception de l'apostolat s'apparentait à celle de René de Breslay plus qu'à celle d'un pasteur du XX^e siècle¹, avait une manière bien particulière de braquer le projecteur sur les chrétiens exemplaires du diocèse ; il leur faisait l'honneur de déjeuner chez eux, changeant ainsi un simple repas en une audience solennelle. Bien sûr, il ne s'invitait pas n'importe où. Le rituel du déjeuner s'accompagnait de si nombreuses prescriptions, de tant de rites à respecter,

¹. René de Breslay fut évêque de Troyes entre 1605 et 1641.

depuis le menu jusqu'à l'ordonnance de la table, que s'en trouvaient exclus bon nombre de catholiques qui, sans cela, en auraient été jugés dignes. Je ne sais comment nous avons pu passer l'épreuve, mais cet honneur insigne nous l'avions également reçu, après une maladie particulièrement carabinée dont mon père l'avait tiré par les vertus conjuguées de la pénicilline et du saint rosaire. Un second repas chez son médecin aurait déprécié la valeur d'une telle récompense. Décidément, il devait trouver autre chose.

Une autre façon pour l'évêque d'exprimer sa gratitude était d'offrir une calotte du pape. À chacun de ses voyages à Rome, il en rapportait dans ses valises, achetées chez le fournisseur attitré du Saint Père. J'ignore si elles étaient bénies mais on m'a affirmé que Pie XII les posait brièvement sur sa tête, à la demande de l'intéressé, afin d'authentifier la marque "calotte du pape" qu'elles porteraient désormais. Napoléon ne devait pas agir autrement avec ses "petits chapeaux" qu'on rencontre dans les musées de province les plus reculés. À Troyes, la famille Malou, qui avait donné deux fils à l'Église et dont une fille s'apprêtait à prendre le voile, possédait une de ces calottes au label papal. C'était, avec l'os de saint Avertin que Nicolas Desguerros avait jadis offert à leur ancêtre, leur relique la plus précieuse. Elle était exposée dans le salon sous un globe de verre, et chacun, en passant, devait incliner la tête en signe de respect. Pour sûr, cette présence invisible du chef de l'Église au cœur de la maison ouvrirait les portes du paradis à tous les enfants

Malou, même à Jean mon camarade, qui faisait pourtant les quatre cents coups !

Mai 1962. Jean Malou me passe le mot : son frère aîné, l'abbé François Malou, est en voyage pour huit jours, il lui a confié les clés de son appartement. Nous aurons un lieu sûr pour nos débauches de fin de semaine. Rendez-vous est pris pour une surprise-partie le samedi soir ; la fête devrait se poursuivre toute la nuit. Conscient du fait que mes parents n'accepteraient pas de me savoir dehors une nuit entière, je ne dis rien de mes projets. Le soir, je monte me coucher dans mon grenier, surveillant les allées et venues à l'étage en-dessous. Lorsque je crois tout le monde endormi, je descends sans bruit par l'escalier de service qui mène directement au rez-de-chaussée ; je prends les clés de la voiture paternelle que je conduis depuis peu et je me rends au rendez-vous. Chez l'abbé Malou, je retrouve la petite bande, une dizaine de garçons et filles de dix-huit à vingt ans. Jean, qui a le même goût du déguisement et de la profanation religieuse que moi, nous propose "une surboum en soutane". Des placards de son frère nous sortons des vêtements sacerdotaux qu'on enfile pour danser sur les airs de Ray Charles ou de Paul Anka. Quelques filles mettent un surplis ou une étole qu'elles jugent plus élégants. La semaine précédente, Jean a volé des hosties dans la chapelle du collège Saint-Joseph de Reims (dont il venait de se faire expulser), lors d'une expédition punitive au cours de laquelle il a barbouillé les couloirs d'inscriptions vengeresses à l'endroit des jésuites.

Entre deux morceaux de musique, il réclame le silence. Puis, saisissant le pan d'un surplis à portée de sa main, et après l'avoir baisé avec un respect exagéré, il improvise un prône en imitant la voix de son frère lorsqu'il monte en chaire : « Oh, dentelles, dentelles, travaillées par mille petites mains pour voiler tant de gorges haletantes, gorges gorgées, et de visages, et de cheveux, vous m'illustrez de branches et de fleurs ! » Après le sermon, et non sans faire quelques caresses à la porteuse de surplis la plus proche de sa main, il nous ordonne de nous agenouiller. On obéit sans discuter. Et passant devant chacun de nous, frère Jean des Entonnoirs (je l'appelle ainsi à cause de son penchant immodéré pour le vin) nous distribue la sainte communion, en prononçant chaque fois la formule consacrée permettant de changer l'hostie dans le corps de Notre-Seigneur. Plus tard, sous l'effet de l'alcool, nous improvisons une farandole dans l'appartement de l'abbé Malou. Nous nous prenons par la taille, nous tortillant des hanches ; et circulant d'une pièce à l'autre, nous martelons le sol du pied en scandant une centaine de fois Kabala-sum-sum. À la fin, épuisés par nos rires et notre agitation, nous nous écroulons sur les lits ou sur les canapés, chacun accompagné de sa petite amie du moment ; c'est l'heure des caresses intimes.

Mon père pensa-t-il à la calotte des Malou ?
Voulut-il, par un mouvement d'orgueil dont il n'était pas coutumier, risquer son va-tout et se hisser au plus haut de l'échelle des honneurs ecclésiastiques ? Je n'en

sais rien. Toujours est-il qu'il demanda à Monseigneur de lui faire rencontrer le pape. L'évêque réfléchit un instant devant une requête aussi exorbitante, puis il jugea mon père digne d'une pareille faveur. Ou plutôt, il se jugea lui-même trop grand seigneur pour la lui refuser. Ami de longue date d'un cardinal bien en cour, il se faisait fort d'obtenir une audience. Comme il devait sous peu se rendre à Rome, il offrit à mon père de l'accompagner. Une fois sur place, il verrait ce qu'il convenait de faire.

Pie XII était un saint, les catholiques bien informés en étaient convaincus. En 1950, il avait proclamé le dogme de l'Assomption de la Vierge ; depuis cette avancée dogmatique, Marie le favorisait d'apparitions particulières². Les quelques photographies que le Vatican acceptait de mettre en circulation – à cette époque, le pape n'ambitionnait pas le statut de vedette médiatique – le montraient en extase, faisant au monde le don de sa personne, dans une attitude théâtrale qui évoquait la crucifixion de Jésus-Christ.

² . J'ignorais alors le mot féroce que le cardinal Tisserand avait eu lorsqu'on lui annonça que le pape voyait régulièrement la Sainte Vierge : « C'est de son âge ! » aurait-il rétorqué.

Evangel

« Ô ! mes enfants,
 mes orphelins,
 Éparpillés ici et là,
 Chassés, abandonnés
 Par les nations. »
 Rhigas Pheraios

Toutes les existences sont solidaires les unes des autres, et tout être humain qui présenterait la sienne isolément, sans la rattacher à celle de ses semblables, n'offrirait qu'une énigme à débrouiller. La solidarité est bien plus évidente encore lorsqu'elle est immédiate comme celle qui rattache les enfants aux parents. C'est pourquoi, dans ce récit qui se veut un roman familial, une *vie imaginaire*, au sens où l'entendait Marcel Schwob, j'aimerais évoquer les gens humbles qui m'ont précédé, afin d'enregistrer à travers leur histoire la marque qu'ils ont laissée sur ma vie. Je débiterai par mon grand-père paternel, pas seulement parce qu'il a donné un nom à notre famille mais en raison de l'importance qu'il a eue dans ma vie. Bien qu'il soit mort avant ma naissance, il fut pour moi un objet d'identification, et cela dès mon plus jeune âge. Je n'ai pas cherché à l'imiter, j'ai souhaité le connaître et le comprendre pour me situer par rapport à lui.

On ne connaît que les grandes lignes de la vie de celui qui, après avoir francisé son nom, comme c'était la coutume à l'époque, se faisait appeler Evangel Apostolidès. Dans le légendaire familial, il demeure un personnage flou, un peu mystérieux, au comportement souvent inattendu ou bizarre, ce qui n'a pas peu contribué à mon intérêt. De son vivant, ses enfants n'ont pas appris grand chose de lui, par absence de curiosité et en raison de son attitude à leur égard. Après sa mort, à l'exception de Marie-Madeleine, sa dernière fille, ils n'ont guère montré plus d'intérêt pour celui qui est resté jusqu'au bout l'étranger.

Le témoignage de son éloignement, je le lis dans le fait qu'Evangel, originaire de ce qu'on appelait alors l'Asie mineure, n'a jamais parlé grec à aucun de ses enfants, pas même à Jean son préféré. Il n'a guère évoqué non plus son pays, le milieu d'où il était issu ou sa conception de l'existence. Pourtant, je suis persuadé qu'il n'a pas cessé un seul jour de penser à sa famille d'origine, à sa patrie perdue, vivant son existence en France comme un exil perpétuel et douloureux. Dans les dernières années de sa vie, il avait installé au-dessus d'un cadre de porte de sa maison auboise une photographie de Constantinople et il la contemplait en silence, des larmes plein les yeux.

Parmi les voyages que j'ai faits, celui des îles de la Madeleine, où je suis resté plusieurs mois pendant l'hiver de l'année 1976-77, demeure l'un des plus absurdes. Lorsqu'il m'arrive d'y penser, je me demande encore ce

que je suis allé chercher, ou ce que je souhaitais fuir dans ces îles situées à l'embouchure du fleuve Saint-Laurent, à quelques milles de Saint-Pierre et Miquelon. L'hiver y dure six mois et la température descend fréquemment à quarante degrés au-dessous de zéro. Moi qui ne supporte pas le froid !

Quand la tempête de neige nous frappait, nous restions plusieurs jours sans sortir de la maison isolée que j'habitais à Bassin, avec trois filles charmantes qui m'avaient recueilli et m'entretenaient. Je n'avais pas alors 300 frs d'avance, et aucune chance de trouver un emploi dans ce milieu où une bonne partie de la population survivait grâce au "bien-être social" qui lui était alloué par le gouvernement canadien. J'en profitais pour écrire de huit à dix heures par jour, quotidiennement, afin de mettre un terme à une thèse d'État entreprise cinq ans plus tôt. Quel contraste entre ce paysage de banquise, où il était impossible de distinguer les terres de la mer, le tableau se présentant sous la lumière comme un blanc uniforme, et les fêtes de Versailles au temps de Louis XIV que je m'efforçais de reconstituer avec minutie. Dans ma tête, les couleurs vives des "Plaisirs de l'île enchantée", le bleu, l'or, le pourpre et l'orangé, s'opposaient au blanc insoutenable qui m'envahissait dès que je mettais le nez dehors. L'enchantement des îles de la Madeleine participait d'un autre ordre.

Quelques marginaux, que nous désignions comme des "graineux", nous rendaient visite lorsque le temps le permettait ; cette faune nous envahissait généralement à l'heure des repas, car mes logeuses étaient d'excellentes

cuisinières. À l'occasion, des chasseurs nous apportaient des ailerons de bébé phoque pour varier notre menu. Parmi les parasites, on comptait l'abbé Landry, curé de Cap-aux-meules, un maraud dont les visites intéressées se terminaient habituellement dans le lit d'une des trois filles, à moins qu'il ne fut trop saoul pour monter jusqu'aux chambres, préférant alors s'étendre sur le canapé de la salle de séjour. Il ronflait jusqu'à potron minet puis il nous quittait sur la pointe des pieds pour aller dire sa messe.

Un soir que nous avons forcé sur la boisson, l'ivresse aidant à supporter les longues soirées de confinement, Diane lui avait flanqué une correction, le taxant d'hypocrisie, car il avait eu le front, au sortir du déduit, de l'entreprendre sur son Jésus. Nous nous tordions de rire devant sa mine penaude. Confronté à une hostilité qu'il n'attendait guère, Frédéric Landry se rétracta en moins de temps que saint Pierre n'en prit pour renier son maître : « Je ne connais point cet homme. »

Mon grand-père était né en 1872 à Manisa. Aîné de cinq enfants, deux garçons et trois filles, il était celui sur lequel la famille mettait tous ses espoirs. Les parents d'Evangel s'appelaient Apostol et Vassilia Apostolidis, ils tenaient à Smyrne un commerce de grains, de figes et de raisins secs, ces fameux raisins qui étaient envoyés partout en Europe depuis l'antiquité la plus reculée. Matériellement à l'aise, ils pratiquaient avec succès l'import-export, comme on dirait dans le jargon contemporain.

C'étaient des gens ambitieux, tournés vers l'extérieur, qui accueillait avec optimisme le changement et la modernité ; une classe montante. Ils voulurent donner à leur fils aîné la meilleure éducation qu'on pût recevoir à l'époque. Cette ouverture sur le monde moderne était alors désapprouvée par le clergé et les membres des associations grecques traditionnelles. Bien que de confession orthodoxe, le jeune Evangel avait fait son cours secondaire au collège de la Propagande, tenu par les frères lazaristes de Smyrne³. C'était un établissement prestigieux où l'enseignement se donnait en français. Cela permit à mon grand-père de découvrir la France, ou plutôt de la rêver. Il eut d'autant plus tendance à l'embellir qu'il la voyait à travers les yeux de Rhigas Pheraios, à la mémoire de qui sa thèse est dédiée⁴.

Smyrne est la ville où Evangel passa sa jeunesse, celle où il aurait souhaité vivre à l'âge adulte, celle dont il porta le deuil toute sa vie. Pour comprendre l'âme de cet homme, il faut comprendre l'âme de cette ville. Fondée selon la légende par des colons grecs, au VII^e siècle avant J.C., Smyrne est connue comme l'une des cités grecques les plus illustres d'Anatolie, le berceau des mathématiques et un des lieux de naissance présumés du poète Homère.

³ . Ce collège avait été fondé en 1802, et fut agrandi en 1839.

⁴ . Constantin Rhigas Velestinlis, dit aussi Rhigas Pheraios, révolutionnaire et homme de lettres grec, né en 1757, exécuté par les Turcs à Belgrade en 1798. Rhigas tenta d'adapter le programme de la Révolution française à la situation des Balkans. Ses écrits sont marqués par les idéaux des Lumières. Il composa des chants patriotiques qui demeurent très populaires.

Dès le premier siècle, l'historien-géographe grec Strabon en parle comme de « la plus belle ville du monde⁵ ». Elle est alors dotée de nombreux temples et d'un vaste théâtre antique. Elle abrite également une des premières églises, fondée par saint Paul lui-même, au cours de son voyage en Asie mineure, en 53-56 après J.C. Au XIX^e siècle, pour les Occidentaux qui s'y rendent, Smyrne est à la fois l'héritière d'une cité antique prestigieuse (il reste alors de nombreux vestiges archéologiques datant de l'époque grecque et romaine), et une ville orientale dont le caractère exotique les fascine. Sa beauté lui vient en partie de son site : elle est construite au bout d'un long golfe, sur la côte ouest de l'Anatolie, à l'endroit où la Méditerranée fait une avancée dans l'extrémité occidentale de l'Asie. À Smyrne, l'Asie et l'Europe s'unissent et forment un couple. Au cours du XIX^e siècle, la ville est devenue progressivement une cité grecque, grâce au commerce qui a attiré une nombreuse population hellène. Les marchands grecs s'enrichissent suffisamment pour y fonder des écoles modernes et des entreprises. Elle se compose alors de différents quartiers (européen, arméniens, grecs, musulmans et juif). À quelques rues de distance voisinent des mosquées, des églises et des synagogues, avec leurs minarets, leurs clochers et leurs dômes. Au centre, le quartier européen est formé de deux rues perpendiculaires, la rue Franque et la rue des Roses. Outre les cafés, les bazars et les lieux de promenade, il

⁵ . in *Géographie*, XIV, 1, 37.

existe des espaces de sociabilité fermés – les salles de cinéma par exemple –, qui permettent aux habitants de nouer des liens entre eux, par-delà leurs différences ethniques, confessionnelles ou nationales. Cela ne suffit pas à prévenir les conflits intercommunautaires qui sont fréquents, entre les Grecs et les musulmans, entre les Grecs et les juifs. Après la guerre gréco-turque de 1897, la Crète est devenue autonome ; à Smyrne, les musulmans boycottent les magasins grecs et demandent aux juifs de se joindre à eux. À la même époque, au moment de la Pâque, les juifs de Smyrne sont accusés d’avoir assassiné un enfant chrétien pour mêler son sang au pain azyme. Des émeutiers grecs font irruption dans le quartier juif, molestent les passants, brisent les vitrines et pillent les magasins. De tels incidents se reproduisent plusieurs fois pendant la fin du XIX^e siècle, malgré les appels au calme des autorités religieuses orthodoxes qui prônent la fraternité entre communautés grecque et juive.

Des voyageurs de l’époque, Gaston Deschamps par exemple, soulignent la diversité de Smyrne au plan humain, tant ils sont frappés par la variété des langues et des costumes. Pourtant, depuis la seconde moitié du XIX^e siècle, la ville est en passe de s’occidentaliser. Nombreux sont ceux qui la qualifient de « petit Paris de l’Orient » ou de « Paris du Levant », en référence à l’intense vie intellectuelle et artistique qui y règne. Plus la ville s’enrichit et plus elle s’étend, se considérant comme le phare de l’Empire ottoman. Contre l’avis des Britanni-

ques, un nouveau port et un grand quai sont construits par la compagnie française Dussaud Frères entre 1869 et 1875 ; bientôt, sur le Cordon, comme on l'appelait, s'élèvent des entrepôts, des bureaux et des hôtels de luxe, des cafés et des restaurants, dont le café de Paris, l'hôtel Kraemer et l'hôtel des Deux-Augustes. Les cafés proposent des musiques turques, arabes, arméniennes et européennes, pour satisfaire leurs différentes clientèles. Outre le nouveau port et la ligne de tramways, Smyrne étale ses magasins de mode, ses salles de théâtre et de cinéma, avec, luxe suprême, l'éclairage au gaz dans la partie basse de la ville. Au moment où Evangel s'expatrie en 1892, elle compte plus de deux cent mille âmes. Aux yeux de ses habitants musulmans, comme à ceux des autorités ottomanes, c'est une ville dans laquelle les non-musulmans sont majoritaires, d'où le surnom de *Gavur Izmir* qu'ils lui donnent, *Smyrne l'infidèle*. Pour les Grecs, c'est la Smyrne aux parfums suaves⁶.

J'ai bien connu ma grand-mère Alice, dont je suis resté le préféré jusqu'à la naissance de mon cousin Denis. Elle m'a souvent gardé chez elle, plusieurs mois de suite lorsque mon père reprit ses études. Dans la maison de

⁶ . Ma connaissance de Smyrne vient en grande partie du recueil d'études assemblées par Marie-Carmen Smyrnelis, *Smyrne, la ville oubliée ? 1830-1930. Mémoires d'un grand port ottoman*, Paris, Éditions Autrement, collection Mémoires, 2006. Voir aussi l'article de Philip Mansel, « Smyrne, deux mille sept cents ans d'une histoire tourmentée », in *Le Monde diplomatique*, mars 2008, pp. II-III.

Saint-Mards dont elle avait préservé le décor après son veuvage, je sentais la présence muette de mon grand-père, car Evangel avait choisi les tableaux exposés aux murs et personne ne les avait décrochés après son décès. C'est à travers ces fenêtres ouvertes sur l'inconnu que j'ai découvert l'exotisme et que s'est aiguisé mon intérêt pour l'aventure et les voyages. À côté de deux peintures religieuses de la fin du XVIII^e siècle, il y avait une gravure représentant la mort de Socrate, d'après David, et une autre de Chéca montrant le départ d'une course de chars dans un cirque romain. Je n'ai compris le sens profond de cette dernière gravure qu'en faisant des recherches pour ce livre. À Smyrne, les différentes communautés se mêlaient exceptionnellement en une foule une fois par an, pour assister chaque mardi de Pâques à la course de chevaux donnée en l'honneur du sultan sur un grand terrain près du village de Buca.

Outre la photographie de Constantinople dont j'ai parlé plus haut, le monde extérieur se découvrait encore à Saint-Mards par deux photos prises en Afrique noire qui représentaient des indigènes en costume traditionnel. Elles étaient exposées dans le couloir, de part et d'autre de la grande horloge. Dans l'ancien cabinet de consultation qui servait maintenant de bibliothèque, un objet m'attirait particulièrement. C'était un tapis de soie comme je n'en ai vu nulle part ailleurs. Le dessin avait une intention générale, et présentait l'ensemble le plus régulier. Mais lorsqu'on l'examinait de près, on voyait que la plus grande variété dans les détails n'ôtait rien de l'effet que

produit la symétrie. En effet, quoique ce fût toujours le même dessin, ici il offrait l'assemblage des fleurs les mieux nuancées, là c'étaient les coquillages les mieux émaillés, plus bas des papillons, ailleurs des colibris. Au centre de ce magnifique tapis était représenté un écrin composé de lignes entrelacées qui évoquaient un labyrinthe où mes yeux se fatiguaient quand je tentais d'en suivre l'enchevêtrement. Je m'abîmais souvent dans la contemplation de cette œuvre dont le pouvoir d'attraction s'augmentait du fait qu'elle changeait de couleur selon l'inclinaison de la lumière sur le tissu soyeux.

En cette fin de XIX^e siècle, le français était devenu une deuxième langue pour les communautés juive et grecque de Smyrne. En apprenant cette langue, en la parlant, Evangel ne faisait que suivre la tradition de sa classe sociale. Quand il partit étudier la médecine en France, Paris était alors le centre médical le plus réputé du monde. Pasteur vivant encore, l'école pastorienne se trouvait dans tout son éclat. Une autre figure remarquable, Charcot, ne devait mourir qu'en 1893, et l'influence des élèves qui avaient suivi ses leçons à la Salpêtrière (Pierre Janet, Alfred Binet, Sigmund Freud) ajoutait au prestige de la psychiatrie française.

Il n'avait jamais été question pour ce jeune grec de s'expatrier définitivement. Une fois ses études achevées, il aurait dû rentrer au pays, ouvrir un cabinet et fonder une famille avec une fille de la bourgeoisie commerçante de Smyrne, de Manisa ou de Constantinople. Mais des dé-

boires personnels, ajoutés plus tard à la prise de pouvoir de Mustapha Kemal, lui interdirent le retour. En 1892, lorsqu'il quitte sa ville bien aimée, Evangel ignore qu'il ne reverra jamais sa patrie.

En 1970, ma grand-mère Alice m'a confié qu'au début des années 20 Evangel avait décidé de partir en Grèce, pour retrouver son frère et ses sœurs qui s'y étaient établis après l'incendie de Smyrne. Il voulait revoir les siens, être parmi eux, ne serait-ce que quelques mois. Il prit secrètement son billet de train et de bateau mais Alice s'en aperçut et lui demanda de renoncer au voyage. Il promit qu'il reviendrait, offrant d'emmener Jean comme témoignage qu'il n'abandonnerait pas sa famille française. Ma grand-mère le supplia de rester et il céda à ses instances. Comme je m'étonnais rétrospectivement de son intransigeance, Alice m'affirma que si elle avait consenti à ce qu'il parte, son homme aurait gardé Jean et ne serait jamais revenu en France.

Pendant les huit premières années de son séjour parisien, Evangel vécut grassement de l'allocation mensuelle que lui envoyaient ses parents. Mais son père mourut au tournant du siècle et les affaires familiales prirent une autre tournure. Il est possible que Vassilia, la mère d'Evangel, ait demandé à son aîné de rentrer au pays et que celui-ci n'ait pas répondu au souhait maternel. Quoi qu'il en soit, elle chargea désormais Iannis [Jean], son second fils, de s'occuper des finances de la famille, entre

autres tâches de verser chaque mois la pension convenue au frère aîné demeuré à Paris. Mais Iannis, un mauvais sujet qui ne fit jamais rien dans sa vie, gardait l'argent pour payer ses dettes de jeu. Evangel fut donc assez rapidement contraint de travailler pour se nourrir, n'osant questionner Vassilia sur le fait qu'il ne recevait plus rien. Il crut que celle-ci lui en voulait de n'être pas rentré au pays après la mort d'Apostol et qu'elle le punissait en lui coupant les vivres. Il ne passa son doctorat qu'à trente-sept ans, vivant d'expédients, parfois engagé comme figurant à l'Opéra de Paris, et connaissant des périodes d'extrême pauvreté. Selon une anecdote rapportée par ma grand-mère Alice, il était tombé au début du XX^e siècle dans un tel état de misère que, n'ayant pas mangé depuis plusieurs jours, il s'était couché dans sa mansarde pour attendre la mort. Il ne fut tiré de là que par des amis qui, par hasard, étaient passés lui rendre visite.

Evangel fit plusieurs tentatives d'insertion dans la société française, à Paris où il eut peu de succès, peut-être en raison de son origine étrangère, en province où il fit des remplacements à Blois ou à l'asile du Mans. Il finit par s'installer médecin dans un petit village de l'Aube, à Saint-Mards-en-Othe, où sa clientèle se recrutait surtout parmi les paysans.

Quand je repense aujourd'hui à nos bamboches de jeunesse, je suis frappé par deux choses : d'abord, le fait que nous n'arrivions pas à dépasser l'inversion satanique des rituels de l'Église. Malgré notre athéisme affiché,

nous nous tenions dans la nébuleuse chrétienne. Georges Schéhadé en a fait la remarque, derrière chaque blasphème se cache un bénitier. Ensuite, ces fêtes auxquelles nous nous abandonnions souvent constituaient une manière de rethéâtraliser la vie sociale. Les rituels sociaux disparaissant du côté du Bien, nous tentions de les rétablir, tellement nous en sentions la nécessité profonde, du côté du Mal, ne serait-ce que pour mieux fixer notre place dans ce monde qui ne nous en assignait aucune.

À la fin de sa vie, mon père déploya quelques efforts pour comprendre Evangel. Plus précisément, dans le but d'éclaircir la relation conflictuelle qu'il eut toujours avec lui, Paul rédigea entre 1987 et 1989 des souvenirs dans deux cahiers, un bleu et un gris, dans lesquels il évoque à plusieurs reprises le fondateur de notre famille. Dans le cahier bleu, il utilise deux fils directeurs pour cerner la personnalité de son propre père, celui du "petit roi" et le complexe de l'étranger : « Je ne crois guère me tromper, écrit-il, en disant d'Evangel qu'il fut le chouchou, le petit roi auprès de ses parents qui fixèrent sur lui leurs ambitions. Les filles ne comptaient guère en ce temps ; et Jean, son frère, était une sorte de raté : je n'ai jamais entendu dire qu'il eût un métier stable quelconque. » Jusque dans les années 30, lorsqu'il en avait les moyens, Evangel se comportait effectivement comme un prince en exil. Il eut à plusieurs reprises une voiture, qu'il conduisit d'abord sans permis ; puis, un accident de la route l'ayant sérieusement handicapé, il

lui fallut un chauffeur. Partout où il se trouvait, il aimait qu'on le serve. Jamais il ne condescendit à se rendre au café du bourg pour boire son apéritif en compagnie de paysans qu'il souhaitait impressionner ; il fallait que le garçon traverse la rue et vienne le lui servir chaque jour à la maison. Alice ajoutait qu'il lui faudrait bientôt quelqu'un pour lui tenir son cigare. Il aimait les livres reliés, achetait à l'occasion des tableaux dans les ventes locales, certains de bonne facture. Son goût du luxe, je le remarque encore dans la montre en or, avec chaîne en or massif, qu'il s'était offerte pendant une période faste. Il en fit cadeau à Paul, son fils aîné, lorsque celui-ci commença sa médecine à Paris en 1932. Je vois aujourd'hui cette montre comme l'emblème de la "royauté familiale" : mon père me la légua à mes quatorze ans ; j'ai répété ce geste à l'égard de mon fils, lorsqu'il eut le même âge, lui recommandant de poursuivre la tradition, s'il lui arrivait d'avoir des enfants.

En ce qui concerne le complexe de l'étranger, il se remarquait par un double sentiment de défiance et d'infériorité à l'égard des Français, dont Evangel maîtrisait pourtant parfaitement la langue. Mais il demeurait avant tout un Oriental, avec son dédain aristocratique, sa négligence et son manque de responsabilité. C'est ma grand-mère qui a toute sa vie subvenu aux besoins de sa famille, sachant bien que les vaches grasses ne duraient guère avec un homme qui ne renonçait jamais à la sieste, même quand la salle d'attente était pleine de clients. Evangel se sentait mal à l'aise au contact de la bourgeoisie française

qui ne lui avait pas ouvert ses portes. Même avec l'élite grecque émigrée en France, parmi laquelle on trouvait le poète Jean Moréas⁷, il se tenait à l'écart, préférant la compagnie de métèques dans son genre, un juif roumain qui lui vendit sa clientèle, ou un russe blanc qui pratiquait le spiritisme et les avortements. Son attitude distante, qu'il conservait même avec sa femme, traduisait un mélange d'arrogance et de timidité dont il ne put jamais se départir. Je crois qu'il se sentait étranger jusqu'au sein de sa propre famille. Malgré le respect que lui portaient ses enfants, ils formaient un clan contre lui ; dans son dos, ils moquaient certaines de ses habitudes. Ils se savaient enracinés dans la terre natale, tandis qu'Evangel n'était qu'un oiseau de passage qui avait lui-même construit la cage dans laquelle il se trouvait enfermé. La fin de sa vie ne fut guère heureuse, malgré la présence à ses côtés de l'infatigable Alice et de la petite Marie-Madeleine née sur le tard ; outre son rapide déclin physique, la clientèle le déserta pour des médecins plus jeunes qui s'étaient établis dans la région. Il se consola en retrouvant la foi de ses premières années, écoutant à la radio les sermons d'un pasteur protestant, et lisant quotidiennement une Bible en grec que mon père lui avait offerte. Peu avant sa mort en 1942, voyant les Allemands sous ses fenêtres, Evangel aurait eu cette remarque désespérée : « Je suis né esclave, je mourrai esclave ! »

⁷ . Iannis Papadiamantopoulos, dit Jean Moréas (1856-1910), poète symboliste français d'origine hellène.